apports de l'anthropologie contemporaine, en ce qu'elle s'installe dans le champ de la complexité. Mais l'ambition est plus vaste et plus précise à la fois. Plus vaste, parce que cette attitude contemporaine, en fait, a des racines qui pénètrent très loin dans l'histoire de l'humanité (les mythologies, Héraclite, l'ancienne pensée orientale...). Plus précise, parce qu'il s'agit de montrer comment le principe binaire des choses (dualité) débouche de façon dynamique sur autre chose (complexité). Pour désigner ce processus, aux mots dialogue et dialectique, l'auteur préfère le terme « dialogique » inventé par E. Morin.

Le champ d'application de ces mécanismes structurants est immense. Il englobe le mythologique et l'art, le philosophique et le politique L'histoire des hommes (et leur condition ?) obéit en profondeur à ces dynamismes : tout ce qui relève de l'imaginaire, ou compose avec lui. L'auteur lance donc ses études dans toutes ces directions. Il aborde successivement les grands mythes des origines (Thésée, les retours), la poésie de Virgile ; un exemple d'art figuré (la mosaïque de Boscéaz) ; le rêve ; l'aspect philosophique des choses (Lucrèce et Sénèque) ; une réflexion sur « l'espace intermédiaire » ; l'aspect religieux (orphisme et gnosticisme) ; enfin le cas de Rome et de son histoire. Cette diversité n'est pas seulement une richesse ; elle est aussi un élément de la démonstration. L'enquête possède son langage, ses images (importance de la métaphore du tissage), ses auteurs de référence, son mode de fonctionnement (tableaux, plans, nombreuses citations). En aucun cas elle ne laisse indifférent.

L'éclairage ainsi projeté sur des paysages que nous croyions familiers produit des effets qui ne sont pas banals et méritent d'être contemplés et médités. Mais il faut, le temps de cette lecture, oublier en partie l'approche traditionnelle à laquelle conduisent les disciplines classiques qui, dans notre tradition, sont toutes, peu ou prou, marquées par la pensée d'Aristote, lequel, comme on sait, refuse le principe de contradiction : l'imaginaire a ses lois qui n'obéissent pas à cette pure logique. On verra, en lisant ces pages, que le recours à ce système de pensée à fin d'herméneutique ne disqualifie ni la finesse ni l'intuition. A cet égard, la présentation de Virgile est particulièrement riche, heureuse et convaincante.

Mais à chacun d'accueillir, selon son penchant, ces audacieuses et suggestives esquisses.

Philippe Heuzé.

Histoire des sciences

Alessia Bonadeo, *Mito e natura allo specchio. L'eco nel pensiero greco e latino* (Publicazioni della Facolta di Lettere e Filosofia dell'Universita du Pavia, 103) : Pisa, Edizioni ETS, 2003, 164 pages, 15 planches noir et blanc, index des auteurs antiques et index des auteurs modernes.

Ce livre, qui est extrait de la thèse de doctorat soutenue à Padoue en février 2003 par Alessia Bonadeo, est consacré à un phénomène naturel, l'écho, qui a donné lieu à des développements littéraires et iconographiques importants dans l'antiquité gréco-latine alors même qu'il est beaucoup moins étudié par la critique que l'arc-en-ciel ou le miroir par exemple. Cette comparaison se justifie d'autant plus que, comme le souligne justement l'auteur, le phénomène relève d'une explication similaire, la réflexion pensée dans ce cas dans le domaine de l'acoustique et non dans celui de l'optique. Cette constatation fonde le livre qui veut proposer à la

fois une mise au point sur les théories scientifiques et une explication des développements poétiques, narratifs et artistiques qui apparaissent aussi bien en grec qu'en latin, dans une large périodisation qui va d'Homère à Ausone. La nymphe Echo est évidemment un objet d'étude central, en tant que création littéraire qui est née de l'exigence de projeter dans la sphère du mythe une manifestation de la nature. De la science au mythe et à la création artistique sans négliger ni technique ni folklore, tel est le parcours de ce livre qui comprend cinq chapitres organisés selon le domaine envisagé.

Le premier chapitre, consacré à la pensée scientifique, traite principalement de la pensée aristotélicienne (p. 11-29) et de celle de Lucrèce (p. 30-37). Il permet de comprendre comment l'écho a souvent été traité par analogie avec la réflexion spéculaire, même si la propagation d'un son, résultat d'une percussion, n'est pas exactement du même ordre. Outre le *De Anima* et les *Météorologiques* d'Aristote, ce sont aussi les *Problemata* qui sont importants aussi bien pour la pensée grecque antique que pour la lecture qui en est faite par les commentateurs aristotéliciens. Si la théorie de Lucrèce est différente, elle repose sur le même phénomène analogique de la vision au son. Le chapitre se clôt sur une question intéressante qui est l'identité possible entre écho, tonnerre, vent et tremblement de terre dans la mesure où le principe pneumatique et la cause mécanique apparaissent dans l'ensemble de ces phénomènes, tels qu'il sont décrits et expliqués par Pline et Sénèque, justifiant ainsi la classification qu'en fait Aristote comme phénomènes sublunaires relevant de la météorologie. Le deuxième chapitre, plus court, rappelle les applications techniques de l'écho et plus généralement la possibilité de recréer artificiellement des sons. Or, la relation avec la théorie scientifique n'est pas centrale, les développements techniques partant plutôt d'une observation et de pratiques aussi bien dans le théâtre que dans d'autres domaines architecturaux. Mais l'auteur met en évidence la réflexion sur les matériaux et le classement des lieux qui apparaît (*dissonantes*, *circumsonantes*, *resonantes*, *consonantes*, p. 45) dans les textes et qui explique *a posteriori* le témoignage archéologique. Le troisième chapitre rompt avec cette étude synthétique des théories et réunit, de manière assez curieuse, folklore et poésie. De fait, l'auteur s'interroge sur les croyances autour de l'écho, qui subsisteraient dans des pratiques superstitieuses ou dans un usage poétique. Le chapitre, qui évoque rapidement les traditions nordiques postérieures sur l'écho, revient heureusement à la poésie grecque et latine et démontre que l'usage en est avant tout stylistique et phonétique, l'écho étant associé au procédé de l'allitération, aux figures phoniques ou, dans l'œuvre de Virgile, à une métaphore de la riposte.

Cette fonction poétique amène à une étude plus longue de la nymphe Echo, personnage avant tout littéraire qui reproduit peut-être une forme de religiosité en tant qu'intermédiaire entre les dieux et les hommes par la voix. Alessia Bonadeo démontre combien la figure d'Echo est associée à l'impossibilité de la relation à l'autre, avec une longue analyse de l'œuvre de Longus qui permet de fonder un rapprochement entre Pan et Echo et une lecture d'Ovide qui est faite, non pas autour de Narcisse, mais, de manière plus originale, autour d'Echo. Le chapitre se termine par l'évocation de l'utilisation postérieure du mythe, aussi bien par Ausone, Guillaume de Lorris pour le Moyen Age français et d'autres auteurs que dans la critique récente (M. Massenzio, M. Mizzau, P. James, E. Pellizer, W. Mac Carty, F. Frotisi-Ducroux et J. P. Vernant), ce qui amène l'auteur un peu tardivement à se situer par rapport à cet ensemble d'études. Elle le fait dans les dernières pages de ce chapitre avec des analyses intéressantes sur l'effet de *planctus* suscité par la reprise et la répétition. Le dernier chapitre change à nouveau de point de vue puisqu'il est consacré à l'iconographie autour de la nymphe Echo et insiste

sur la difficulté de traduire visuellement ce qui relève du son : à partir d'un ensemble de représentations aussi bien sur des vases que dans des peintures de Pompéi, l'auteur montre l'importance de certains attributs, comme la flûte, la présence de la roche ou l'hydre aquatique qui permettent l'identification du personnage de manière voilée. Elle conclut sur l'*imago vocis* qu'est l'écho et sur l'importance du motif spéculaire sous ses deux dimensions, visuelle et vocale, « che non mostra certo un aspetto monolitico, ma secreziato e chiaroscurale, ricco di pieghe e insterstizi da esplorare » (p. 145).

L'un des grands intérêts de ce livre est assurément de mettre en évidence la relation entre le visible et l'auditif par le biais de l'écho aussi bien dans les théories scientifiques que dans l'interprétation littéraire et artistique qui en est faite. Cette synthèse met en évidence des pistes de réflexion ou de recherche peu explorées, en particulier autour de la perception du bruit et de sa représentation. La confrontation entre description scientifique et technique et écritures poétique et mythique est aussi une source de réflexion, et même si l'auteur affirme l'absence de relation et la souligne par des chapitres qui sont autant d'entrées différentes sans véritable lien, il est clair que l'analogie entre réflexion visuelle et écho faite par les textes scientifiques aboutit à des convergences qui auraient pu ou pourront être développées. Dans la bibliographie finale qui donne principalement les dictionnaires et les sources secondaires, on aurait aimé avoir les éditions utilisées pour les auteurs cités et donnés dans l'index des auteurs antiques. Au total, le livre donne une synthèse claire, qui manque parfois de dialogue entre les différents domaines et chapitres, ou d'une mise à distance des théories scientifiques, mais qui est une utile recension autour de l'écho et de la nymphe qui porte son nom.

Michelle Ducos.

Pietro Li Causi, *Generare in comune. Teorie e rappresentazioni dell'ibrido nel sapere zoologico dei Greci e dei Romani* : Letteratura classica, 30, Palumbo, Palermo, 2008, 255 pages.

L'auteur nous livre une étude originale sur un sujet touchant à plusieurs aspects de la culture antique pour lesquels la bibliographie, récente et plus ancienne, est déjà assez abondante. Il s'agit d'envisager la question des êtres hybrides tant du point de vue des représentations que de celui des savoirs dont ils peuvent faire l'objet. Certaines parties de l'ouvrage présentent des réflexions inédites mais l'essentiel consiste en une reprise de travaux déjà publiés ou sur le point de l'être. L'auteur participe en effet à un travail collectif entrepris depuis plusieurs années par les universités de Sienne, Palerme, Turin et Trieste, le *Lessico enciclopedico degli animali nella cultura greca e romana*. C'est donc en quelque sorte comme une synthèse des travaux menés dans le cadre de cette entreprise qu'il convient de lire cet ouvrage. Avec un tel objet d'étude, on se heurte d'emblée à une difficulté de fond concernant la définition de la notion d'hybride : elle intéresse en premier lieu la zoologie — qui est de fait le champ disciplinaire privilégié par cette étude — mais elle s'étend également à l'anthropologie et à la mythologie, avec la question on ne peut plus vaste et complexe du monstre et de l'homme-animal. L'auteur a clairement perçu cette difficulté et, sans pouvoir épuiser son sujet, offre sur chacun des aspects concernés des éclairages personnels et bien documentés. Le premier mérite de l'ouvrage est en effet de s'appuyer sur une bibliographie solide, mêlant études classiques et travaux récents. L'auteur a su de plus enrichir sa culture philologique et historique de travaux relevant d'autres spécialités des sciences humaines ou des sciences du vivant. Il est en particulier bien au fait des réflexions

actuelles sur la génétique qui, dans la structure de l'ouvrage, viennent encadrer la réflexion. Quelques références absentes auraient pu opportunément compléter cette bibliographie — nous pensons notamment aux travaux de Véronique Dasen — mais il faut reconnaître que tout chercheur embrassant un sujet aussi vaste impliquant des domaines d'étude différents doit accepter que l'exhaustivité bibliographique reste un idéal jamais atteint. En outre, plus qu'à une monographie érudite, c'est à une série de réflexions synthétiques que nous avons affaire ici. Le texte lui-même ne représente pas plus de 200 pages — un volume somme toute assez modeste pour un tel sujet — et il est suivi d'une bibliographie de 25 pages et de trois *indices* très complets.

Après une brève introduction mêlant de manière assez hétéroclite les concepts et les références, donnant ainsi le ton de l'ouvrage, un premier chapitre, le plus long de l'ensemble, commence par tenter de définir ce que peut être un savoir sur les animaux, une zoologie donc, en situant ce savoir dans le cadre de la culture qui le porte et le produit. La connaissance que l'on peut avoir du règne animal ainsi que le regard que l'on porte sur lui ne sont pas les mêmes selon l'époque ou le lieu. Cela repose naturellement sur la connaissance que l'on a du monde mais aussi sur le rapport que l'on entretient au quotidien avec l'animal. Il ne saurait donc exister un cadre conceptuel fixe et strictement rationnel du savoir zoologique. Ce que l'auteur propose ici, en s'appuyant notamment sur la réflexion des ethnologues et anthropologues, c'est une ethnobiologie ou ethnozoologie. La méthode est juste car il faut, dans la mesure du possible, pouvoir saisir le regard qu'un grec ou un romain de l'Antiquité portait sur les animaux qu'il connaissait avant de s'interroger sur les systèmes explicatifs qu'il était en mesure de mettre en place. L'argumentation de l'auteur n'est pas toujours aisée à suivre mais elle est précise et riche. Le compte rendu des théories zoologiques que l'on doit aux Présocratiques, à Platon, à Aristote et à ses héritiers paraît en revanche assez succinct : l'auteur se limite aux principes généraux permettant de situer chaque système dans un cadre conceptuel général sans recourir vraiment au détail des textes. Une présentation plus factuelle des textes eux-mêmes aurait sans doute été bienvenue pour asseoir le propos, tout lecteur — nous pensons en particulier au lecteur qui serait intéressé par l'objet d'étude concerné sans pour autant être un spécialiste de l'Antiquité — n'étant pas nécessairement familier de cette tradition philosophique. Il semble en fait que l'auteur n'ait pas souhaité reprendre des considérations déjà traitées ailleurs, préférant renvoyer aux travaux de référence ; il cite ainsi abondamment A. Zucker, la source principale de son exposé sur le savoir zoologique des Anciens. On retiendra que ce savoir repose sur l'idée fondamentale d'une nature instable et métamorphique, idée directrice des théories présocratiques, quelque peu battue en brèche par Platon et Aristote, qui connaît un renouveau en milieu romain à l'époque impériale. Cette représentation d'une nature changeante alimente autant la science que la littérature ; nul besoin d'en rappeler les grands modèles.

Les chapitres 2 et 3 abordent la question des êtres hybrides dans les mondes grec et romain respectivement. Pour chacune de ces parties, l'auteur commence par étudier le lexique pouvant désigner ce qui correspond à la notion d'hybride ou d'hybridation. Le constat est simple : les termes spécifiques sont rares. Pour la langue grecque, le terme le plus proche de la notion paraît être celui que Platon emploie dans le *Politique* pour distinguer deux formes de reproduction, celle entre des êtres appartenant au même γένος, ἰδιογονία, et celle entre des êtres issus d'espèces différentes, κοινογονία. C'est ce second terme qui donne à l'ouvrage son titre, *Generare in commune*. Pour le latin, les termes sont plus nombreux — *alienigena*, *ambigenus*, *biformis*, *bigener*, etc. — mais ne semblent souvent s'appliquer qu'à des contextes très précis ; tel est le cas d'*hybrida* — terme dont l'origine est sans

conteste grecque même s'il n'est pas attesté dans les sources grecques. L'auteur renvoie également au terme *nothus* que Pline emploie pour désigner les éléphants d'Inde. Ces considérations lexicales, pourtant judicieuses, mettent en évidence le problème méthodologique que pose le plan choisi. Cette volonté de traiter en deux chapitres distincts le même objet d'abord chez les Grecs ensuite chez les Romains est-elle pertinente ? Le terme que Pline emploie à propos des éléphants est l'adjectif grec νόθος, que Pline se contente de translittérer. Or cet adjectif est largement attesté dans nos sources est l'idée qu'il exprime, celle de « bâtardise », est récurrente dans la littérature et dans la mythologie. Le terme aurait donc largement mérité une mention assortie de quelques rappels dans le chapitre consacré au monde grec. L'auteur n'en dit mot. Il faut également poser la question suivante : les conceptions et le savoir zoologiques d'un auteur comme Pline représentent-ils quelque chose de proprement romain ? Il y a certes dans le projet encyclopédique de Pline la mise en œuvre d'une conception du monde propre à la culture des contemporains de l'auteur, comme l'a fort bien montré l'étude de référence de Valérie Naas, que P. Li Causi, ne manque pas de mentionner, mais les sources de Pline sont largement grecques. Et cela est d'autant plus vrai quand il s'agit de décrire l'Inde et sa faune. Le même problème se pose lorsque l'auteur en vient, dans le chapitre consacré au monde romain, à aborder la physiognomonie, où la question de la frontière entre l'homme et l'animal reçoit un traitement des plus approfondis. Il est vrai que ce savoir semble avoir connu son apogée en milieu romain, à l'époque impériale, mais il n'en reste pas moins que son origine est grecque et qu'il n'est en somme pas plus romain que grec. De fait, l'auteur illustre son exposé de citations du traité du pseudo-Aristote. Cette erreur de méthode nous invite à mettre en garde contre le caractère artificiel et souvent incohérent d'une approche consistant à établir ainsi une séparation de principe entre monde grec et monde romain. On rencontre encore trop souvent de tels plans imposés par une vision obsolète de l'Antiquité classique, le même sujet traité d'abord chez les Grecs puis chez les Romains, avec le résultat escompté, ou bien des découpages artificiels et fragiles ou bien une accumulation de redites. Lorsque l'on travaille sur des matériaux relevant des sciences et des savoirs, le danger est encore plus grand.

La mythologie regorge d'êtres hybrides, nous l'avons dit. L'auteur aborde quelques-unes de ces figures fabuleuses dans ces deux chapitres. Il y a un lien évident entre le thème du monstre hybride (entre homme et animal) et celui des amours zoophiles. La figure du Minotaure en est un exemple, sans doute le plus frappant. Or l'auteur observe que l'union entre l'homme et l'animal, qui donne lieu à des naissances prodigieuses, renvoie toujours à la femme. On doit également invoquer la figure de l'animal « nourrice », ainsi la louve allaitant Romulus et Remus, qui renvoie fondamentalement à une figure de la fécondité qui se situe entre le règne humain et le règne animal. L'auteur cite ici les travaux de Françoise Héritier-Augé et pose que, dans la culture des Anciens, la femme semble jouer un rôle d'interface entre l'homme et l'animal. Il aurait été bienvenu — ce qui n'est fait que par le biais d'une allusion des plus discrètes — de renvoyer aux sources hippocratiques et aristotéliciennes (ou à Platon également) pour montrer que, au-delà de la mythologie, la femme est de fait ravalée au rang de « monstre » et qu'il a bien en elle quelque chose d'animal, qui la distingue de l'homme.

Parmi les autres figures mythologiques mettant en jeu la notion d'hybride, l'auteur évoque le dieu Pan et le héros Hercule (le traitement de ce second exemple n'étant d'ailleurs pas très convaincant au point d'avoir presque l'air hors de propos). Le chapitre 4 est presque entièrement consacré au centaure, qui incarne l'homme-animal par excellence. Les textes classiques y sont passés en revue —

quelques oublis toutefois, ainsi Horace ; l'important article de J. Pigeaud, « La greffe du monstre », publié dans le n° 66 (1988) de la *REL* et repris dans *L'Art et le vivant*, absent de la bibliographie, aurait pu permettre de compléter l'étude — même si, encore une fois, l'auteur livre et commente quelques passages choisis sans jamais présenter et mettre les œuvres en contexte. Dans son introduction, l'auteur avait inséré deux représentations iconographiques de centaures, une métope du Parthénon due à Phidias et une céramique étrusque. Dans un ouvrage qui annonçait une étude des théories et des représentations, on peut regretter que l'iconographie des monstres et hybrides antiques ne se limite qu'à ces deux seules vignettes. Certes l'iconographie est des plus riches mais une sélection de quelques pièces significatives aurait certainement enrichi la démonstration, surtout lorsque l'on sait l'importance que la figure du monstre occupe dans les théories antiques sur l'art et la représentation — un point que l'auteur passe sous silence.

Le chapitre 5 revient sur quelques emplois de termes latins désignant la notion d'hybride, ce qui n'est pas sans remettre en cause la cohérence du plan d'ensemble. Nous revenons sur la critique formulée plus haut. Le retour sur le terme *hybrida-hybridus* permet à l'auteur d'étudier les cas de deux personnages de la vie politique romaine qui se trouvèrent porter *Hybrida* à titre de *cognomen* (*G. Antonius Hybrida*, et *Q. Varius Hybrida*, auteur de la *lex Varia de maiestate*). À partir des témoignages que nous conservons sur ces illustres romains, l'auteur s'interroge sur l'origine de ce surnom pour le moins surprenant et sur les raisons qui pouvaient motiver son attribution. Ces considérations constituent un apport original quant à la question posée.

Enfin, un chapitre de conclusion intitulé « *Noi, gli antichi. Digressioni conclusive* » s'efforce de mettre en relation, sur un ton libre et très personnel, les figures et les représentations héritées de l'Antiquité avec quelques interrogations et quelques faits contemporains.

En somme, malgré certaines imperfections et erreurs de méthode, l'ouvrage propose un parcours original sur une série de thèmes classiques et offre ainsi à notre réflexion quelques éclairages nouveaux.

Frédéric Le Blay.

Sciences historiques

Le fonti per la storia antica, sous la direction de Gabriella Poma : Bologne, Il Mulino, 303 pages, index, illustrations dans le texte.

Ce petit livre, fruit du travail collectif de douze collaborateurs réunis sous la direction de la titulaire de la chaire d'Antiquités grecques et romaines de l'Université de Bologne, Gabriella Poma, est destiné à présenter à un public d'étudiants ou de curieux quelles sont les méthodes auxquelles l'historien de l'Antiquité a recours : les douze chapitre successifs traitent, après une sorte d'introduction générale due à Riccardo Vattuone (« Comment écrire l'histoire ? »), de la géographie historique, de l'archéologie, de la topographie, des sources littéraires, des sources pour le droit grec, de celles pour le droit romain, de l'épigraphie grecque et de l'épigraphie romaine, de la papyrologie, de la numismatique, enfin des questions de métrologie et de chronologie. Chaque chapitre, rédigé par un ou plusieurs spécialistes, présente ce qu'est la matière (on notera au passage des points intéressants : pour l'archéologie, le livre offre un bon historique de la notion, depuis